

Béatrice Bonhomme-Villani : « une voix en clair-obscur »

Arnaud Beaujeu

« *l'enfance revient, j'ai beau la briser, l'enfance avec l'amour, et la nudité du regard plus nu encore que la mort* » (« Servitude de la neige »)

1 – Fenêtre sur mer

a) Le regard du peintre

Béatrice Bonhomme-Villani naît à Alger. Elle est le cinquième et dernier enfant de Mario et Simonne Villani : quatre garçons avant elle, et cependant son père l'appelle « le petit ». Cinq enfants comme cinq doigts de la main de ce père, peintre dans la lumière bleue de la Méditerranée, élève de Jean Grenier, l'auteur des *Grèves* et de *Voir Naples* et d'un *Portrait de Jean Giono*. Cinq enfants comme cinq branches d'un arbre tutélaire, ou bien comme les cinq branches d'une étoile de mer...

Mario, Napolitain par ses parents, fut longtemps exilé d'Alger sur les collines de Nice : fenêtre sur la mer, jusqu'au bout il peignit le visage clair, le paysage, fleurs et oiseaux mêlés, d'une dansante vue. Dans « Une fenêtre sur Naples », Béatrice lui dédie ces mots vers l'origine italienne de leurs vies : « *Marechiare, mer claire une barque bleue dans l'eau, quelques mousses la petite fenêtre de Salvatore di Giacomo / mon père chante en napolitain / une mandoline // les oiseaux font des fresques de danse le ciel au-dessus d'un jardin, une vendeuse de chapeaux à la criée mon père marchande en napolitain* »¹

Dans l'atelier de Mario Villani, parmi tous les tableaux d'années en années amoncelés, les marionnettes articulées d'une enfance suspendue, comme « *tomb[ée] dans le bleu* ». Et Béatrice d'écrire dans un vertige de vie : « *les polichinelles, vestiges des théâtres de marionnettes, dans une brocante, poupées siciliennes, passerelles entre les maisons, le linge pend, un magasin d'ombrelles, des gens font la cuisine dans la rue // les vespas comme des folles de rire sur les trottoirs* »²

S'appelle-t-elle Béatrice en référence à Dante et à sa *Vita Nuova* ? « *Oltre la spera che più larga gira / Passa 'l sospiro ch'esce del moi core : / Intelligenza nova, che l'Amore / Piangendo mette in lui, pur su lo tira. / Quand'elli è giunto là dove disira, / Vede una donna, che riceve onore / E luce si, che per le suo splendore / Lo peregrino spirito la mira.* » (« Par-delà la sphère dont plus large est le cercle / Pénètre le soupir qui sort de mon cœur : / Une intelligence nouvelle, que l'Amour / En pleurant met en lui, toujours plus haut l'attire. /

¹ « Une Fenêtre sur Naples », *Photographies (1992-1995)*, Mélis, 2004, p.24

² *Ibid.*, p.25

Quand il est arrivé là où il le désire, / Il voit une dame, qui reçoit honneur / Et qui respandit tant, qu'à cause de son éclat / L'esprit pèlerin la contemple. » (XLI)

C'est un peu comme si la lumière des mots ou de la poésie redonnait couleurs aux peintures d'une enfance lointaine – une « vie nouvelle », en quelque sorte : « *mais comment le violet par courants, par endroits, et non mêlé au bleu d'à côté resté pur, ou bien le presque clair reflété d'un nuage, reste encore comme le sillage de l'enfance dans les pertes d'une vie* »³. Et inversement les tableaux de Mario Villani font de Béatrice une Vénus née de l'écume de la mer, ou comme portée par les chevaux de Neptune vers les mots : « [...] *j'émerge lentement du flot, au creux linceul d'une enfance, au creux même de la transparence.* »⁴

Transportée par la mer, l'écrivain nage parmi les rêves où le réel respire, ou bien navigue au gré de mouvements imaginaires que soulèvent les remous d'un sommeil irisé nocturne : « *l'impression de voguer sur un bâtiment marin perdu dans la mouvance des formes houle toujours changeante moirée de rose brumeuse ou fondue sous l'eau fluide d'une nuit dont les phares mouillés alternent* »⁵. Mais elle est également cette « rêveuse » solaire qui contemple la mer, comme les femmes aux rivages de la mythologie méditerranéenne. Dans « La Grève blanche », elle écrit : « *être seule devant la mer / attendre que tu reviennes / au premier jour des marées* »⁶.

La nature maritime devient elle-même peintre dans l'œil de Béatrice Bonhomme-Villani : « *Le long de la mer, le sable mêlé de corail rose par petites traînées / comme les touches d'un peintre trace une courbe de rose / dans le blanc.* »⁷, lit-on dans « L'Embellie ». Aussi, l'écrivain œuvre-t-elle à la rencontre entre peinture et poésie, dans nombre de livres d'artistes avec Arlette Garibbo, Henri Maccheroni, Albert Woda, Serge Popoff, Thierry Lambert, Michel Steiner, Isabelle Raviolo, et tant d'autres.

C'est peut-être parce que « *la vérité d'un regard / surgi[t] du cœur du temps* »⁸, énonce-t-elle dans « Partages », ou parce que dans l'acte si intime d'écrire, « *la ligne s'écrit du néant // le nu blanc se disloque / sous le bleu ou le noir de l'encre de ta voix* »... « [T]a voix », c'est-à-dire celle où se rencontrent « *à ce point d'horizon du ciel et de la mer* »⁹, le corps et le lieu des amants, comme dans une « courbe de calligraphie silencieuse »...

³ « Cimetière étoilé de la mer », *Cimetière étoilé de la mer (1995-2003)*, Méliis, 2004, p.36

⁴ « Les Chevaux de l'enfance », *Cimetière étoilé de la mer, op. cit.*, p.30

⁵ « L'Arbresle », *L'Age d'en haut (1989-1992)*, Méliis, 2004, p.134

⁶ « La Grève blanche », *Poumon d'oiseau éphémère*, Méliis, 2004, p.207

⁷ « L'Embellie », *Ibid.*, p.142

⁸ « Partages », *Ibid.*, p.163

⁹ *Ibid.*, p.161

b) le corps des amants

Le rythme de la mer et « *le pouls du poème comme le pouls de la mer* », deviennent la respiration sensuelle et chavirée de l'acte amoureux : « *la houle est celle de tes bras / et ravit le corps des mers / dansante au bord de tes rivages / courante, respiration coupée quand pénètre / le couteau aigu de la lame bleue // le sexe aigu jouissant, éclaté de ton écume* »¹⁰. Le mouvement poreux de l'amour s'ouvre en « fleurs marines » : « *La mer est un potager bleui de pourpiers / goût d'amour, de coquillage, / de citron et chair mouvante / aux lisières rétractées de plaisir / où frappe le pouls de la houle* »¹¹.

Ainsi se réalise, dans l'écriture voguée, le corps du monde « sensualisé » : « *ça commence par un claquement de soleil / un frisson frais comme un linge / qui sent propre et blanc / dans la lumière d'un matin / et puis c'est la terrasse / la menthe, la citronnelle / l'allongée nue au soleil / et les engoulevants qui emportent / la mer.* », découvre-t-on dans « Sabre au clair », avant que le corps de l'amant ne vienne se mêler au désir et au corps méditerranéen : « *puis tu bandes l'oiseau / et tu deviens la mer* »¹².

Dans « l'amnésie du sexe en deuil », un souvenir de mer ressurgit au présent : « *je sens l'été à travers la fenêtre et au loin ce bleu de la mer / [...] et la mer battant au centre de de nos cœurs l'orgasme indéfini du monde* »¹³. Jouissance, au cœur des retrouvailles, du sentiment d'un intervalle, où le désir et le plaisir un moment se confondent, dans la sensation hors du temps...

Sensation d'une clarté protectrice, enveloppante, « *La mer transparente d'éponges aux coquilles de nacre, / tu t'allonges sur l'eau et elle te prend dans ses bras frais.* » : une plage de Crète, onde pure, innocence... jusqu'à ce que la sensation tragique d'une errance s'y substitue tout à coup : « *Il te dit, tu m'as trahi et tu voudrais mourir, il fait beau, la mer si bleue et cet étrange bateau de ma vie vogue au gré des vagues.* »¹⁴

Et plus tragique encore, le sentiment d'une marée envahissant jusqu'à l'intime, jusqu'à l'espace de l'inconscient, comme en deuil de lui-même : « *la mer entre dans la chambre voilée de nuit* »¹⁵, dans « Photos 3 ». Ou bien c'est dans le bleu marin, la teinte rouge en expansion, en étoile, du destin, comme si la profondeur intime se teintait de rouge sanguin :

¹⁰ « Fleurs marines », *Poumon d'oiseau éphémère*, op. cit., p.71

¹¹ *Ibid.*, p.76

¹² « Sabre au clair », *Poumon d'oiseau éphémère*, op. cit., p.155

¹³ « L'Amnésie du sexe en deuil », *Poumon d'oiseau éphémère*, op. cit., p.84

¹⁴ « Myrtos mon amour », *Photographies*, op. cit., p.15

¹⁵ « Photos 3 », *Photographies*, op. cit., p.75

« branches de l'étoile de mer au fond de l'eau comme du sang / chambres de l'étoile de mer un éclat de sang dans l'eau bleue »¹⁶.

Mais la vie n'a que faire du lieu de ces hémorragies, plus encore elle en rit, transforme le tragique en encore plus de vie, organique, maritime : « mon cœur rit étoilé de branchies et de mer / d'eau salée et de sang »¹⁷. Et l'étoile reprend ses droits contre la mort, sa douleur au destin, transformant le malheur en poésie marine, en caresse limpide: « cimetière étoilé de la mer car ils ont ces morts besoin, on dirait, d'horizon ou bien les vivants ainsi se rassurent de ces grands cimetières de solitude sous les étoiles, avec l'eau de son sillage »¹⁸.

2 – Nocturne(s)

a) Nuit des signes

Simonne Villani, de son nom de jeune fille Stéfanopoli, est une conteuse née : c'est elle qui transmet à sa fille Béatrice l'amour des livres et des mots, comme le rapporte l'écrivain dans « La Claire » : « La première fois qu'elle avait pu déchiffrer le premier mot sur le livre de lecture que lui présentait sa mère. / Ce n'était pas dans une classe, mais dans la nature / au milieu des herbes un peu piquantes et rousses / sur la colline »¹⁹.

Dans un entretien avec Jean-Claude Pinson, le poète précise davantage son propos : « J'aime bien ce que dit Sartre de son enfance : « Les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne ». Car j'ai reçu en même temps le monde et les mots, j'ai eu, dans l'enfance, à la fois l'exil et les mots, la séparation et les mots, les oiseaux et les mots, [...] la douleur, la maladie, le sang et les mots. »²⁰

Il y a une filiation plus profonde dans la nuit d'enfance de Béatrice Bonhomme-Villani, une filiation qui la relie aux forces d'une magie ancrée dans la campagne et les champs du Berry. La première halte des parents, en quittant l'Algérie, l'été 1956, fut le village de Cluis, où une tante par alliance leur avait laissé une maison située sur le Champ de Foire. « C'est resté ma première patrie », souligne l'écrivain qui dans « Nuit de Cluis » reprecise : « La nuit, la nuit d'enfance, on se perd dans un noir plein »²¹.

Le « prenant charme » du Berry, c'est celui de la nuit des signes, où les contes se multiplient. Cluis est le lieu d'une écriture enfoncée dans la nuit. « [La poésie de Béatrice Bonhomme] se tient dans le souffle qui remonte des entrailles et qui porte l'enfance avec le

¹⁶ « Lieu-dit du bout du monde », *Photographies*, op. cit., p.49

¹⁷ « Présence de la pierre », *Cimetière étoilé de la mer*, op. cit., p.65

¹⁸ « Cimetière étoilé de la mer », op. cit., p.36

¹⁹ « La Claire », *L'Age d'en haut*, op. cit., p.60

²⁰ Entretien de Béatrice Bonhomme avec Jean-Claude Pinson

²¹ « Nuit de Cluis », *Photographies*, op. cit., p.35

cri, la mère avec la nuit »²², écrit Claude Louis-Combet dans la préface au *Cimetière étoilé de la mer*. Plus encore, c'est au pays de George Sand que le poète puise quelque chose de l'ordre d'une androgynie, d'une origine indéfinie, mystérieuse onirique.

Quelque chose qui se transmet, comme un secret, de mère à fille, par le pouvoir so(u)rcier des mots, et que le chant de Béatrice semble léguer dans un poème à sa fille Bérénice « *qu'elle en vienne à la sauvagerie / petite princesse / perpétuer la mémoire des signes / de l'enfance à la mort / dans le royaume de Bérénice* »²³. Chevelure noire de geai, constellation, nuit, Mélusine, comme si l'envoûtement sonore faisait « *sentir l'enfoncement étrange // vers la lisière enfantine des contes* »²⁴.

Un(e) enfant rêve et imagine un chevalier sorti du sortilège des pages d'un livre : « *L'envol d'un tissu blanc / à l'ample lavallière / ouvre les bras écarte / et danse / le chevalier de mon enfance* », un chevalier à la « *bouche de statue grecque / brisée par un drôle de sourire enfantin* », « *homme léger et d'hirondelles [...] au corps à tire d'ailes* »²⁵ qui pourrait pourquoi pas un jour s'incarner dans un homme réel et qui aura « *les yeux bleu-nuit / et non pas noirs / les yeux noir-nuit / et non pas noirs* »²⁶, homme au silence délicat, au sourire blanc de porcelaine, « *et ma vie à t'attendre dans une tour de couvent / encerclée de livres et d'oiseaux* »²⁷, note encore le poète dans « L'amnésie du sexe en deuil ».

A l'attendre le cœur pourrait battre à se rompre, comme « *le galop du cheval tape le rythme interne d'un pouls magique* »²⁸ dans « L'Huis ». Pour signe de reconnaissance, il faudrait porter « *une plume blonde accrochée à [l]a veste / comme les enfants brouillés des contes / d'Andersen / et mêlés à la brume* »²⁹. Ou rêver à la brune, enveloppé(e) de songes étranges et merveilleux, dans l'énigme de L(h)ui(s), dans le châle de la nuit ou de « *l'enfance tissée venimeuse aux histoires de grand-mère / ailes de papillons qui se poudrent de pluie* »³⁰.

b) Entaille du souvenir

A vue comme à vision d'enfance, chaque détail ressurgit, qu'il s'agisse du « *jeu de go sur la carapace des coccinelles / damier noir qui joue à tu et à toi avec la mort / envolée se*

²² Claude Louis-Combet, préface à *Cimetière étoilé de la mer*, *op. cit.*

²³ « La Chevelure de Bérénice » *Poumon d'oiseau éphémère*, *op. cit.*, p.179

²⁴ « L'Estompe », *Jeune homme marié nu (1993-1995)*, Méliis, 2004, p.139

²⁵ « L'Aubépin », *L'Age d'en haut*, *op. cit.*, pp.110, 112

²⁶ « La Grève blanche », *op. cit.*, p.229

²⁷ « L'Amnésie du sexe en deuil », *op. cit.*, p.83

²⁸ « L'Huis », *L'Age d'en haut*, *op. cit.*, p.149

²⁹ « L'Embellie », *op. cit.*, p.139

³⁰ « L'Huis », *op. cit.*, p.140

posant sur la main d'un enfant [...] »³¹ (en l'occurrence Stello, le porteur étoilé, par le regard filial duquel Béatrice Bonhomme-Villani voit revivre l'image d'une réminiscence), du « goût sauvage de la mûre »³², d'« une pièce pavée de gros carreaux rouges », des « Halles musique ouverte sur le son des vielleux » ou « [...] des rayons en rosaces sur les fleurs de la vieille tapisserie »³³ : autant de sensations, virant, tourbillonnant, dans la mémoire kaléidoscopique de Cluis.

Souvenirs arrêtés (« *le vieux moulin une rivière ne fait plus tourner de roue / resté debout parmi les ruines un escalier glissant de mousse* »³⁴) ou comme endormis dans un « petit coffre en bois » (voir « L'incendie des coccinelles » et « Toile peinte d'Égypte »), et que seul un poème incantatoire a le pouvoir de faire renaître incidemment : « *les maisons tilleuls / les potagers bleutés / sous l'étrange des soirs / la salade égouttée / lavoire et prie-dieu / te psalmodient et te reviennent / les mots, les mots de ton enfance* »³⁵.

Mais dans cette lumière bleutée, un danger guette, menace glacée sur « [...] [l]a vie posée frêle / pour la force d'en vivre »³⁶. Et « *ce serait terrible que malgré leurs ailes / [les coccinelles] soient écrasées de pesanteur / et souffrent l'agonie des passages* »³⁷. Le danger matriciel, organique et originel de l'écriture revient entailler d'hypothèse l'acte même d'écrire : une douleur ravivée, une terreur créative... « *Ecrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait* », écrit Duras dans *Ecrire*. Béatrice Bonhomme-Villani, dans « Femme de tulle et de pierre posée sur du papier » notamment, prolonge ce questionnement de l'accouchement comme un retour sur l'ouverture d'écrire :

« *Si je devais commencer à écrire, je commencerais par la blessure, la déchirure, je répèterais la blessure, la déchirure, éternellement, le retour à la mère, le retour à son ventre de plume et de limon, à son ventre de ciel.* » [...] « *Si je devais finir d'écrire, je finirais par la blessure, la déchirure, éternellement, le retour à la mère, à son ventre d'acide et de brûlure, à ce bleu ardent, acidulé comme les brûlures de l'eau-forte, à son ventre de ciel.* »³⁸

Bleu incendié sur l'infinir qu'est le désir brûlant d'écrire, cette passion corrosive... Si la « *vierge de pierre protège dans la roche l'enfance éparpillée du monde* »³⁹, de douceur en douleur, la mort au revers de la vie, l'écriture vive est meurtrissure de feu et de givre mêlée,

³¹ « L'Incendie des coccinelles », *Poumon d'oiseau éphémère*, op. cit., p.193

³² « Le Corps libre », *L'Age d'en haut*, op. cit., p.218

³³ « L'Huis », op. cit., p.163

³⁴ *Ibid.*, p.155

³⁵ « La Grève blanche », op. cit., p.237

³⁶ « Chemins de veille », *Poumon d'oiseau éphémère*, op. cit., p.102

³⁷ « L'Incendie des coccinelles », op. cit., p.196

³⁸ « Femme de tulle et de pierre posée sur du papier », *Cimetière étoilé de la mer*, op. cit., p.18

³⁹ *Ibid.*, p.17

d'antan et d'acier mélangée: « *l'éclair glacé d'un couteau d'enfance coule entre [l]es épaules comme une poignée de neige* »⁴⁰.

Griffure de l'enfance fraternelle, de vacances éternelles dans la nature du Berry... Mais la violence traumatique de la pierre lancée dans le front d'un frère : « *A deux ans, sans doute / étais-tu déjà différent / puisqu'ils ont lapidé ta différence / de pierres lancées en pleine tête et qu'ils ont fracturé ton crâne / ou bien est-ce la pierre lancée à bout portant / qui a crucifié ton étoile / et t'a rendu différent* »⁴¹.

Plongée dans cette nuit béante et fracassée d'une conscience en rupture d'espérance en soi comme en l'autre. Solitude absolue que seule la poésie peut encore partager : « *Ta maladie, c'était l'échec / lorsque tu parlais / tu disais toujours ta volonté d'être / ce qu'on appelle « normal » / ton impossibilité à être « normal » / ton erreur, ta faute, ton échec* ». Ultime fraternité de ces mots projetés par-dessus le silence, contre la barbarie des hommes et la souffrance inadmissible d'une existence saccagée : « *lui l'en allé métaphysique / heurté toujours à la matière.* »⁴²

3 – La mort traversée

a) Elan brisé

Jusqu'à l'âge de dix ans, Béatrice Bonhomme Villani n'est pas allée à l'école : ayant de l'asthme, elle passait son temps à lire, à jouer dans le jardin. Respirer difficilement, risquer de ne plus respirer, la conscience de la mort ancrée déjà dans le souffle, inscrite dans les mots, immiscée dans l'écrire... Est-ce d'elle enfant ou d'elle adulte, atteinte d'un pneumothorax en 1989, qu'il est question dans « L'Enfant mélodie » ? « *[C]'était de cette enfant, du grésillement de ses poumons, que venait ce bruit infléchi, douloureux, ondulé comme une vague, et comme les vagues, il déferlait.* », « *mélodie de la scissure d'un poumon péricarde fibreux au rire pourpre de pneumothorax* »⁴³.

Vision d'elle-même en Ophélie à l'âge de 33 ans : « *mon regard précise une femme flottant dans l'eau de mort, une chevelure noire dénouée.* »⁴⁴, vision de mort en plein élan. « *[J]'ai fait ma propre veillée funèbre / j'ai veillé mon corps malade / mon corps mort* »⁴⁵ note-t-elle dans « L'Aubord ». Souffrance de la maladie, comme en pleine latence : « *Un monde pour les vivants, un néant pour les morts / et pour les malades un à-côté* », « *elle était*

⁴⁰ « L'Huis », *op. cit.*, p.168

⁴¹ « Une pierre dans le front », *Poumon d'oiseau éphémère, op. cit.*, p.246

⁴² *Ibid.*, p.248

⁴³ « L'Enfant mélodie », *L'Age d'en haut, op. cit.*, p.229

⁴⁴ « La Pierre pleine », *L'Age d'en haut, op. cit.*, p.175

⁴⁵ « L'Aubord », *L'Age d'en haut, op. cit.*, p.45

seule emmurée / vivante dans la mort », « *le choc de l'air dans les poumons et cette suffocation* »⁴⁶... Comme en deuil de soi-même et comme en deuil d'une autre, la mort dans le pneuma – « *et la mort entre en moi comme dans une moulin* », écrivait Paul Eluard...

Vision de carnaval ou de danse des morts : « *son visage est si blanc qu'il rappelle les masques du bal macabre de Venise // éclaté ensanglanté sur le parvis du monde* »⁴⁷. Valse si blanche de la camarade, « *la vie entière / s'est passée à la voir avancer / vers moi / des oiseaux blancs s'envolent / je ne parviens plus à la discerner / mais elle est au centre de la lumière / elle est là présente / puis elle s'absente dans la blancheur / un mouvement éclaté s'y compose* »⁴⁸. Ou bien s'esquisse-t-elle dans la figure expiratoire de sa concentration « *[...] juste le cercle que fait une étoile avant de s'endormir, et la vision rythmique d'un silence habité avant de s'endormir, avant de fermer les yeux.* »⁴⁹

Connaissance intuitive dans cette geste envisagée d'un gouffre ou d'une trajectoire, « *spirale qui loin de toucher à l'infini / approche du néant et flirte avec la mort* »⁵⁰, en toute lucidité de l'érosion de vivre : « *de naissance à mourir combien de feuilles arrachées au sacré de la pierre et s'use cette quête, cet effort de purification rituelle dans la liturgie du quotidien* »⁵¹. Etoile de la mort dévisagée dans son destin, comme pour « *faire peur à la peur* », écrit Salah Stétié.

Car l'au-delà des mots l'emportera toujours. La Parque coupera un jour « *le fil des mots de la parole* »⁵², un jour. Ces mots qui faisaient peur, si dérisoires, toujours... Et la couleur originelle l'emportera alors, contre la noirceur du néant : « *Toujours bleus, et toujours ils reviennent les chevaux de l'enfance pour t'amener, te ramener aux fonds baptismaux de la mort, dans le linceul de la mort. // Et toujours sur le mouvement ample de leur dos, comme le rythme, le soulèvement de la mer, dans une naissance.* », ou ce sera encore : « *un [silence] diamant sur le mouvement rythmique d'une mort pulsée bleu.* »⁵³.

Et si au cœur des fièvres de la maladie, « *Les matins sont les pires* », si « *Pierre Jean Jouve dit que c'est là où l'on sent le mieux, au plus profond de soi, l'absence de Dieu.* »⁵⁴, et si « *[...] comme les enfances perdues et comme les génies usagés perdus* »⁵⁵, tout semble

⁴⁶ *Ibid.*, pp.49, 55

⁴⁷ « Ophélie », *L'Age d'en haut*, *op. cit.*, p.199

⁴⁸ « La Présence », *L'Age d'en haut*, *op. cit.*, p.244

⁴⁹ « Les Chevaux de l'enfance », *op. cit.*, p.29

⁵⁰ « La Rivière effacée », *L'Age d'en haut*, *op. cit.*, p.90

⁵¹ « Cimetière étoilé de ma mer », *op. cit.*, p.35

⁵² « Les Chevaux de l'enfance », *op. cit.*, p.30

⁵³ *Ibid.*, p.30

⁵⁴ « L'Aubord », *op. cit.*, p. 51

⁵⁵ Pierre Jean Jouve, *Ode*, exergue au « Pas de la clé », *L'Age d'en haut*, *op. cit.*, p.77

tombé dans l'absence, c'est sur le *a* de cette absence, comme sur « *la première lettre de l'alphabet* »⁵⁶ que cependant tout recommence : le « *a* » d'« *accepte ta lumière* »⁵⁷ et qui permet de s'endormir à l'écoute d'une musique si proche de l'écriture.

C'est comme la traversée d'un manque et du cauchemar grimaçant dans son retour de « *corps brutal* », comme l'effacement d'une vision de cadavre infernal, « *[l]e chien roux au nom de feu / tout raide en fourche de flammes / jeté dans une brouette* »⁵⁸ – vision roidie d'enfance –, comme une quête d'âme perdue, pour s'accrocher « *comme une étoile* » aux mains de parents éperdus ou d'un père éploré ressuscitant Hyacinthe...

« *[M]on unicité vraie / ma simple mon enfance* »⁵⁹, le chant d'une élégie chassant la « *Mort vilaine, de pitié ennemie* » (Dante, *Vita Nuova*, VIII), s'élève tout à coup, mais la brisure intense peut ressurgir aussi : « *je ne crois pas qu'on puisse humidifier / sans cesse l'étoile des mers* »⁶⁰, écrit Béatrice Bonhomme-Villani à la fin de « *Poumon d'oiseau éphémère* ». De fait, dans ce poème, il semble que déjà « *[...] tout a fait son nid / désormais dans la mort* ». Il n'y a plus que mots pour le constater, quand le souffle de l'être s'est arrêté : « *une mousse d'étoile / a envahi son corps / de poumon et d'algues / il ne respire plus* »⁶¹.

Quelquefois, il n'y a plus rien, plus de verbes pour exister « *aucun amour, rien / pas même le bleu du jour / pas même le désespoir / rien [...]* »⁶², quelquefois plus même un espace, une couleur pour imaginer : « *les yeux se sont effacés / dans un ciel sans nuage / il ne reste même pas / le bleu interstitiel / entre tes paupières fermées* »⁶³. L'*Ontos* et le *Poros* se sont comme dilués... « *Nul et non avvenu* », comme si de rien n'avait été : « *posé dans le couloir froid, un dédale peuplé de silence, de blanc, de givre, en suspension sur les voiles, le drap glacé comme un linceul.* », la fin dans le commencement, le nid dans le cercueil ou dans ce blanc ouaté comme « *dans le coton satiné des semailles* »⁶⁴.

b) Une lumière « plus que blanche »

Deux textes-recueils plus récents, *Mutilation d'arbre* (écrit en 2006) et *Passant de la lumière* (2008) évoquent la perte, le deuil du père, transmutation progressive de la mort en lumière. Mario Villani, qui a accompagné Béatrice à travers l'épreuve du pneumothorax,

⁵⁶ « La Pierre pleine », *op. cit.*, p.180

⁵⁷ « La Présence », *op. cit.*, p.245

⁵⁸ « Le Corps libre », *op. cit.*, p.217

⁵⁹ « La Pierre pleine », *op. cit.*, p.182

⁶⁰ « Poumon d'oiseau éphémère », *Poumon d'oiseau éphémère, op. cit.*, p.122

⁶¹ *Ibid.*, p.111

⁶² « La Grève blanche », *op. cit.*, p.235

⁶³ « Les Yeux d'oubli », *Poumon d'oiseau éphémère, op. cit.*, p.169

⁶⁴ « Nul et non avvenu », *Cimetière étoilé de la mer, op. cit.*, p.57

disparaît le 19 juillet 2006. A propos du premier texte, Bernard Vargaftig écrit : « *Ces quelques pages ne sont qu'un seul geste, celui de tenir serré tout contre elle son père jusqu'à son cœur. Un geste où il se passe qu'au centre, le cœur de la fille ne fait qu'un avec le cœur du père* »⁶⁵.

De fait, le terme de « mutilation » traduit l'insupportable : « *Et je me sens dormante au cœur des choses de ne plus percevoir le battement de ton cœur, ton sang de pulsation* », « *Ta mort a été pour moi une mutilation d'arbre, une mutilation d'os* », en même temps que les mots du poème poursuivent et redisent sans cesse une unité perdue : « *Et toi devenu ce passant, cette labilité qui m'a soudain fui comme une eau trop rapide, toi le mouvement du temps, je te garde, comme mon amour au cœur des choses* »⁶⁶... unité cependant déjà en passe de revenir dans une intensité profonde et le rythme intérieur d'un sentiment fécond, puisque le poème se termine sur une présence ressentie : « *Toi le magicien des couleurs, toi le peintre de la vie* »⁶⁷.

Le deuxième recueil interroge la matière et transforme le tombeau refermé : « *Et désormais tu dors en moi avec tes mains de gisant, avec tes yeux couleur de menthe* », pour que se déploie la vision conjuguée des regards du peintre et du poète : « *Et désormais tu transformes ton corps en couleur et l'œuvre reste dans le regard si vert d'un matin de printemps* » ; « *Vifs et morts tous deux ensemble, nous traversons la neige originelle* »⁶⁸. De sorte que la perte se prolonge en lumière : « *Il y a désormais non plus ta mort mais l'absence infinie de toi [...]* » et en résurrection : « *[...] passereau, oiseau de cendre et de lumière* »⁶⁹, en écho au vers plus ancien à la fin du poème « Nul et non avenu » : « *27 – chacun a le ciel qu'il imagine, la lumière est plus que blanche, d'un amour inconditionnel.* »⁷⁰

4 – « Ni avec toi ni sans toi »

a) L'amour-absence

Une blessure d'amour comme fichée dans l'enfance : « *[...] on ne sait plus ce qui est de l'ordre de l'amour et de l'ordre du désir [...] parce que l'enfance, au sein de l'amour adulte, est le dernier refuge. [...]* »⁷¹, écrit Salah Stétié dans la préface de *Jeune Homme marié nu*. Quête de cet amour dans la brisure d'absence : « *[...] d'un poème à l'autre, les mots disent*

⁶⁵ Bernard Vargaftig, préface à *Mutilation d'arbre*, Collodion, 2008

⁶⁶ *Mutilation d'arbre*, *Ibid.*, p.27

⁶⁷ *Ibid.*, p.28

⁶⁸ *Passant de la lumière*, L'Arrière-Pays, 2008, pp.9, 14

⁶⁹ *Ibid.*, p.22

⁷⁰ « Nul et non avenu », *op. cit.*, p.57

⁷¹ Salah Stétié, préface à *Jeune Homme marié nu*, *op. cit.*

le mal et le malheur d'être le séparé – la séparée – dans le temps sans échappatoire ni retour [...] »⁷², note Claude Louis-Combet cette fois dans la préface à *Cimetière étoilé de la mer*.

L'écart, la faille, le manque dans un conditionnel passé : « *Il aurait fallu savoir vivre / et ne rencontrer le destin / que ce qu'il en faut pour aimer* », mais ce passage infime au passé composé : *Il s'en est fallu de si peu / savoir vivre encore un peu plus / et ne pas lâcher le sentier // le fil si léger du bonheur* »⁷³. Tout est en fragile équilibre entre le regret dans l'intime et le désir renouvelé. Dans l'acte charnel amoureux comme dans l'appel de l'écriture, tout vit d'attente et d'entre-deux : « *Je sentais dans mon cœur le vide d'une absence* », « *Là où je t'attendais / je sens naître la poésie* »⁷⁴.

Et toujours cette douleur de l'impossible séparation, car dans toute rupture, l'écho toujours du mal de l'autre : « [...] *une plaie toujours ouverte sur le mal de toi, tu es manqué constant, certitude absolue* »⁷⁵ ; « *j'ai cru le temps venu de t'arracher de moi / mais tu tiens par des fibres que je ne connais plus* »⁷⁶. Mélancolie en soi de l'autre, comme dans la résonance d'une chanson de Barbara (« *Sur les jardins alanguis, / Sur les roses de la nuit / Il pleut des larmes de pluie / Il pleut* » (« Pierre »)), espérance et souffrance liées à l'infini, dans un souvenir de Verlaine : « *et l'absolu de t'attendre // les toits de Cluis sont gris de pluie* »⁷⁷.

Dans l'absence de l'autre, Béatrice Bonhomme-Villani écrit cette imminence, cette proximité encore du corps de l'autre, dans le désir et dans les mots : « *je te cherche au fond de moi / ce palpitement du cœur qui chavire / la perte de ton repère / toi qui ne sais plus qui tu es / les matins sans toi, sans ta voix, sont de désespérance // des mots qui manquent, et des mots qui abîment* » ; « *et je suffoque de ton absence* » ; « [...] *je t'étreins sous la trame d'une forêt sans âge, princesse Brocéliande en pays moyen-âge, / que tous ces mots et ces douleurs qui émanent de moi, soient le chant même de ma louange, d'un grand amour à tes genoux.* »⁷⁸.

A la gloire de l'amant et du corps de l'aimé, le corps de l'écriture et de la métaphore se déploient à travers le cantique ou l'antienne d'une voix en clair-obscur : « *j'écris sans savoir de quel côté se situe l'aube du jour à poindre* »⁷⁹. Chant comme la traversée d'une fusion androgyne entre la présence et l'absence, dans la nuit assoiffée d'autre et de vérité : « *nuit de Cluis, douceur de ton corps au creux du noir / sensation poignante de ton corps je*

⁷² Claude Louis-Combet, préface à *Cimetière étoilé de la mer*, *op. cit.*

⁷³ « L'Intime étranger », *Jeune homme marié nu*, *op. cit.*, p.75

⁷⁴ « Faire la nuit », *Jeune homme marié nu*, *op. cit.*, p.24

⁷⁵ « Myrtos mon amour », *op. cit.*, p.16

⁷⁶ « Nuits de Cluis », *op. cit.*, p.33

⁷⁷ *Ibid.*, p.36

⁷⁸ « Matins de Cluis », *Photographies*, *op. cit.*, pp.39, 42

⁷⁹ *Ibid.*, p.40

ne peux plus mentir »⁸⁰. Et les mains se rencontrent dans la nuit de l'enfance, au poème esquissé d'une étreinte absolue.

b) Faille de l'écriture

« [L]'autre côté du rêve »⁸¹ s'esquisse peu à peu, dans cet élan mystique : « je voudrais te posséder dans l'amnésie des autres mondes »⁸², peut-on ainsi lire dans « Lieu-dit du bout du monde ». Atteindre aux rivages oubliés de quiétude et d'absence : « car il n'est de lieu que la fin d'un amour »⁸³, telle semble être la quête chaque fois relancée, « mais nul ne sait les voies ni le sens d'un amour qui nous soulève aveugles ? »⁸⁴, ajoute l'écrivain pourtant dans « Photos 2 ». Car le désordre des sentiments multiplie les ardeurs et les emportements.

Amour *proximum-remotum* d'un *punctum* barthésien, image-fantôme, instantané d'une histoire prolongée par-delà le voir dans le manque : « (la photo l'en-creux où tu es) » est une parenthèse en suspens dans la chambre claire des moments... « [L]a photo ne fut jamais prise qu'un temps coupé dans son image »⁸⁵, lit-on encore dans « Photos 2 », mais la passion demeure « [...] dans la chambre voilée de nuit »... « [R]ien (jamais) / ne peut m'empêcher / d'aller vers / toi / ne pourra / (jamais) [...] et ta voix grave en moi toute l'absence à venir »⁸⁶, réaffirme l'auteur dans « Photos 3 », en écho à la voix de ce présent perpétué dans l'élan sans image et le silence « vénéré ».

« [T]u m'as pris dans ton attente »⁸⁷ : dans le tragique écart du temps, la passion comme piégée poursuit toujours l'heureux délice... Mais c'est un vœu désespéré, quand la vie taille à vif dans la sensualité, comme les tronçonneuses dans un « cèdre bleu » : « Odeur sucrée de septembre encore bleu, éclatant mistral saupoudré de cèdre bleu. [...] j'ai peint sur le mur arraché l'éclatement bleu de l'arbre que l'on tranche à vif, saignant ». Peindre et écrire suffisent-ils à reconstruire, à colorer le gris violent des déchirures, la solitude dévastée : « [...] dans la ville déserte seuls tes pas résonnent personne à rencontrer »⁸⁸.

Drame des séparés, dans la tourmente d'un bord de mer, « plage sabordée en plein vent où je suis revenue seule »⁸⁹, gonflement de la houle, fièvre de haute-mer, « nous c'était

⁸⁰ « Nuits de Cluis », *op. cit.*, p.33

⁸¹ *Ibid.*, p.36

⁸² « Lieu-dit du bout du monde », *op. cit.*, p.50

⁸³ « Siestes », *Photographies*, *op. cit.*, p.56

⁸⁴ « Photos 2 », *Photographies*, *op. cit.*, p.64

⁸⁵ *Ibid.*, p.67

⁸⁶ « Photos 3 », *op. cit.*, p.72

⁸⁷ *Ibid.*, p.71

⁸⁸ « Cèdre bleu », *Cimetière étoilé de la mer*, *op. cit.*, p.11

⁸⁹ « L'Amnésie du sexe en deuil », *op. cit.*, p.82

sûrement trop simple / ce grand désir comme un naufrage »⁹⁰ : au grand-large des émotions, l'écriture comme peut-être seule bouteille à la mer... A moins qu'il ne s'agisse de mots jetés aux quatre vents, à l'aventure d'une espérance vers l'amant désiré : « *temps de mon adolescence – ces lettres que j'envoyais à la croisée des chemins [...] tu auras cette lettre comme une fleur dans la main / sur la paume entrouverte* »⁹¹.

N'écrire jamais que dans la faille obsessionnelle de l'écriture, « [...] *en pleine faille de soi-même juste la faille en plein cœur et qui dynamise l'étrange, ce décalage avec le monde* », dans la fêlure d'une variation de l'autre au même, du même à l'autre, « [...] *et au centre l'entaille devient le battement, le rythme même d'une vie* », au cœur de la passion incisée « *comme une cassure en plein cœur de l'être* »⁹². Passion antique, hiéroglyphique ou bien mystique et médiévale, comme le sang dans la neige qu'un jour contempla Perceval en songeant à la carnation du visage de Blanche fleur.

Mais toute passion est périlleuse pour un roi ou une reine sans divertissement : « [I]l n'y a que l'enfance qui un jour casse et brise comme un verre taillé en biseau sur le poignet sanglant de la vitre en curieux hiéroglyphes tracés de suicidés par mégarde »⁹³. L'amante désœuvrée recherche alors toujours le regard de l'aimé tel qu'il se dit en elle, le lieu « *où se trouvait le nom de [leur] amour perdu* »⁹⁴, non-lieu, non-paysage d'une vie à deux tout à la fois charnelle, spirituelle (voir « Chantelouve », « In absentia »), dans la prière du corps de l'autre comme dans la nef d'un corps d'oiseau...

« *là où jamais n'est la blessure* »⁹⁵.

5 – Porosité

a) Cantiques des cantiques

Créatrice avec Hervé Bosio de la revue *Nu(e)* en 1994, Béatrice Bonhomme-Villani, écrit en sorte de manifeste *Le Nu Bleu* en 2001. « *Nu est au plus intime, avec la mort et avec la connaissance d'impuissance que chaque fois l'amour doit avouer, le contraire de l'immobilité, le mouvement d'être, le mouvement de vivre.* »⁹⁶, note Bernard Vargaftig dans la préface. Le désir, le vivre et l'Ouvert sont au cœur du projet, comme le confirment encore ces quatre vers du même poète, dans un texte en exergue à *Poumon d'oiseau éphémère* : « *Dont*

⁹⁰ « Chemins de veille », *op. cit.*, p.103

⁹¹ « L'Amnésie du sexe en deuil », *op. cit.*, p.84

⁹² « La Terre faillée », *Cimetière étoilé de la mer, op. cit.*, p.23

⁹³ *Ibid.*, p.24

⁹⁴ « Faire la nuit », *op. cit.*, p.28

⁹⁵ *Ibid.*, p.39

⁹⁶ Bernard Vargaftig, préface au *Nu bleu*, L'Amourier, 2001

*jamais le souvenir ne cache / Dans le vrai dessaisissement le désir / Comme ouvert ni cruellement / L'écho qui creuse ni le tu restes »*⁹⁷.

Auteur en 2008 d'un texte critique intitulé *Pierre Jean Jouve ou la quête intérieure*, Béatrice Bonhomme ne cesse d'interroger ce qui fait le mystère de la matière céleste, quand « *Le miracle de l'amour est de n'aimer rien / Par les trous d'étoiles de ne rien connaître / De ne rien savoir ni vivre ni paraître / D'être la flamme de n'exister en rien.* »⁹⁸. Mais comment advenir au rien de la porosité et dans le corps de l'autre : « *Silence bleu, sourire / long, maladroit / bras d'oiseaux / blanc chemise / ouverte // ta sérénité un glacis / je ne peux entrer »*⁹⁹ ?

Peut-être en écoutant l'exhortation lancée par l'amant à passer outre cette anaphore : « *[...] il a dit tu es ma femme / il a bu la coupe à même / les doigts sonores d'étoiles* », « *Il a dit danse sur Lourmarin* », « *Il a dit, ma folle / viens rejoindre l'autre folle / la folie de la terre // sur les contreforts du silence / je saurai enfin j'écarterai la mort* »¹⁰⁰. Par le rythme jeté par-delà cette mort, par le rythme échappé : « *il a dit, ce n'est rien / ces mots, elle les recueille / dans le creux de ses mains / ces mots elle les redit dans l'aile / d'un poème* »¹⁰¹, par ce poème ailé...

La danse de l'écriture, les mains en légèreté contre le mortifère : « *tu es l'homme à tout vivre / le paravent des morts / tu es le paravent entre moi et la mort / de tes simples mains fines* », « *dans l'arc de sa danse / et la courbe des bras / il encercle le monde / de sa douceur* »¹⁰². Ronde des arabesques dans l'œil bleu de Matisse, le poète-pythie a trouvé son pays, son visage-paysage (« *mais comment sauraient-ils / que tu es mon sourire* »¹⁰³), dans un plus grand Visage : « *le triomphe est de te connaître vraiment et d'avoir aperçu le vrai visage // c'est une ouverture qui jaillit lorsque la présence pallie tous les manques* », « *tu es le poème de la vie* »¹⁰⁴.

Et alors tout peut s'inverser dans la porosité : « *Il dit, tu es le rêve qui s'incarne / dans le corps d'une femme / que j'aime* ». Vision transfigurée dans la blancheur éblouissante, l'amante accueille l'inflorescence si cristalline de l'amant : « *et tout paysage en recevoir de toi* »¹⁰⁵, « *L'émouvance si / pure, si tendre / de la chair même / de ton désir // le parfum de ma*

⁹⁷ Bernard Vargaftig, exergue à *Poumon d'oiseau éphémère*

⁹⁸ Pierre Jean Jouve, *Matière Céleste*, Œuvre I, p.291

⁹⁹ « La Cluse », *L'Age d'en haut*, op. cit., p.31

¹⁰⁰ « Sauvages », *Poumon d'oiseau éphémère*, op. cit., p.30

¹⁰¹ « Le Mendiant d'amour » *Poumon d'oiseau éphémère*, op. cit., p.35

¹⁰² *Ibid.*, pp.40, 42

¹⁰³ *Ibid.*, p.39

¹⁰⁴ « L'Annésie du sexe en deuil », op. cit., p.88

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.86

vie / posé sur ta poitrine »¹⁰⁶, « tu bats tu bats contre le sang / dans le grand poudroiement des fleurs »¹⁰⁷. C'est le *Cantique des cantiques* renouvelé dans son ardeur. C'est au secret d'une aventure, comme à travers les arbres en fleur, l'ouverture au seuil des amants : « *il dit tu traverses les pages du livre de ma vie / Je suis ton amoureux jeune et tendre marié / il dit tu es ma vie, l'univers n'en sait rien* »¹⁰⁸.

Avancée silencieuse dans la nef des printemps, « *et de nouveau là, parmi l'absentement des fleurs / le dessaisissement de l'amour* »¹⁰⁹... Elan, Poros, effacement, un mouvement se dessine dans la nuée diurne éthérée : « *Je n'ai pas attendu que tu viennes / Je croyais que c'était le temps de ma nuit / Et puis tu as trié le ciel / Sur la trace légère de quelques oiseaux [...] Tu restes planant / Dans la minceur désirante / D'une ardeur* »¹¹⁰. Entre patience, indifférence et voile désirant...

Course des mots, course céleste, geste des mots sur le terrestre : « *quand viennent les mots / il suffit de les laisser / passer / ne pas les prendre* », et continuer dans l'exigence du vivre et de l'absentement: « *affirmer tenacement nos axes sur le plan de nos éclipses* »¹¹¹. Gestes « *réglés sur le silence* », humilité de l'existence, gestes effacés d'une écriture si proche de la vie moniale : « *Pour toi je réinventerai les gestes / de la neige / les gestes des premières éclaboussures / d'étoile aux taches de la neige / je réinventerai les premiers mots / de neige / et notre enfance sous le givre des cloîtres* »¹¹².

b) « femme est le nom de Dieu »

De même que pour Rilke, « *il faut faire quelque chose contre la peur, quand on l'a* », de même pour Béatrice Bonhomme dans « La Claire » : « *il faut faire quelque chose pour la joie* ». « *[A] la lisière toujours / du jeu dansant des mots* », c'est une question d'espérance, une question d'enfantement : « *Je recommencerai mon enfance / dans le regard de cet enfant / d'une simple pureté de fou / je réinventerai l'enfance / il portera mon regard* »¹¹³, écrit-elle dans « La Grève blanche ». Toujours chercher à retrouver « *[...] quelque chose de semblable à l'éclat d'enfance / au soleil* », au « *bonheur absolu d'un instant de liberté* »¹¹⁴, où la beauté palpite...

¹⁰⁶ « Jeune homme marié nu », « *Jeune homme marié nu* », *op. cit.*, p.195

¹⁰⁷ « Chemins de veille », *op. cit.*, p.100

¹⁰⁸ « L'Univers n'en sait rien », « *Jeune homme marié nu* », *op. cit.*, p.208

¹⁰⁹ « L'Incendie des coccinelles », *op. cit.*, p.193

¹¹⁰ *La Maison abandonnée*, Mélis, 2006, pp.14, 34

¹¹¹ « Fleurs de cendre », « *Jeune homme marié nu* », *op. cit.*, p.158

¹¹² *Les Gestes de la neige*, L'Amourier, 1998, p.49

¹¹³ « La Grève blanche », *op. cit.*, p.220

¹¹⁴ « La Claire », *op. cit.*, p.66

Joie de nommer cette (re)naissance : « *Dans sa chevelure de silence / dans l'amour fou de son nom / le nom caché de Bérénice / sur les tables des constellations / et la chevelure des étoiles / je l'appelle Bérénice* »¹¹⁵, joie de porter à l'évidence une étoile mystique : « *ta présence est ce qui est / ton existence / le chemin du soleil / se dresse Assise au milieu des champs / l'arbre aux oiseaux / Clara s'avance vers Francesco dans la lumière* »¹¹⁶. Une aura de délicatesse nimbe le corps des amoureux, dans la célébration d'un psaume : « *et les yeux s'envolent / de colombes vers toi* », « *qu'il soit la grâce de ton corps / ce chant de merci / qu'il soit le chant de la grâce / que j'élève vers toi / amour de pureté sur la pureté de ton corps.* »¹¹⁷

Aubier, passereau, primerose, un paysage spirituel et franciscain respire dans toute sa mesure et sa simplicité, une preuve d'amour dans sa sollicitude et son intégrité : sur « *[l']absence d'ardoise à effacer le ciel* »¹¹⁸, sous [...] *[le] cercle parfait tout en rondeur qui repose de sa douceur contre la douceur bleue du ciel* »¹¹⁹, dans « [...] *ce pays derrière le ciel, [où] il y a un autre ciel* »¹²⁰, vers un espace en soustraction..., « [...] *et les branches qui respirent vert dans les branchies de la ville / parmi les os de béton, l'arbre familial* »¹²¹.

« *Silence troué d'oiseaux* », « *clocher à ciel ouvert* », rythme et « *déploiement d'ailes* »¹²², ce paysage s'ouvre à l'inconnu qui veille : « *à chaque détour l'enfance vous prend le cœur comme un ciel* »¹²³ et l'amour vous soulève, et « *il dit / femme est le nom de Dieu* »¹²⁴, et cela n'est jamais que le vœu prononcé par la voie d'un poème en toute pauvreté :

« *T'aimer désespérément dans toute l'imperfection d'une conduite d'homme* »¹²⁵.

¹¹⁵ « La Chevelure de Bérénice », *op. cit.*, p.183

¹¹⁶ « Neiges », « *Jeune homme marié nu* », *op. cit.*, p.164

¹¹⁷ « L'Embellie » *op. cit.*, p.146

¹¹⁸ « Présence de la pierre », *op. cit.*, p.62

¹¹⁹ « Toile peinte d'Egypte », *Cimetière étoilé de la mer, op. cit.*, p.44

¹²⁰ « Présence de la pierre », *op. cit.*, p.61

¹²¹ « Servitude de la neige », *Cimetière étoilé de la mer, op. cit.*, p.50

¹²² « Présence de la pierre », *op. cit.*, p.61

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ « La Grève blanche », *op. cit.*, p.238

¹²⁵ « Neiges », *op. cit.*, p.167